

FERNANDO LE CHIEN

Tout visiteur qui est allé à Resistencia, sait que le Chien Fernando est l'une des icônes de cette ville. Ce petit toutou blanc qui avait une oreille musicale parfaite, vécut dans les années 50 ; aujourd'hui, il est une sorte de représentation symbolique de la capitale du Chaco au milieu des cinq cents statues élevées sur ses trottoirs arborés.

On dit que son maître, un chanteur de boléros du nom de Fernando Ortiz, aurait débarqué un jour dans la ville, mais une autre version attribue son nom au patron de la région, San Fernando, vénéré par les premiers immigrants venus de la région italienne du Frioul qui rajoutèrent : *de la Resistencia*.

Selon la légende, ce joyeux petit chien sut gagner l'admiration et l'affection de tout un peuple par son exceptionnelle ouïe musicale. Il ne pouvait y avoir une noce, un anniversaire, un carnaval ou un concert sans que Fernando ne s'y rende, aille s'asseoir à côté des orchestres ou des solistes et leur donne son approbation en remuant la queue ou qu'au contraire, dressant ses oreilles au moindre canard, il se mette à lancer des grognements et mêmes des aboiements de désapprobation. Avoir sa présence à Noël dans une maison était toujours bon signe.

Il avait la réputation de ne jamais se tromper ; les musiciens acceptaient sans discussion qu'au moment où Fernando se manifestait, ils avaient vraiment fait une fausse note. Ce que l'ouïe humaine ne saisissait pas, le petit chien, implacable, le relevait. Aucun musicien n'aurait osé l'empêcher d'entrer ni le mettre dehors ; la ville entière avait une confiance aveugle dans son ouïe. Fernando fut comme un moineau à quatre pattes, populaire et aimé de tous ; c'est peut-être pour ça que ma mère disait que si Resistencia n'avait pas été un trou perdu, nous aurions eu, nous aussi, notre Édith Piaf.

C'était inéluctable, chaque fin de semaine, Fernando arrivait dans des fêtes qu'il avait lui-même choisies et bien évidemment sans y avoir été invité. Sa présence était imprévisible et personne ne pouvait disposer de son agenda. Mais c'était un tel honneur de le voir arriver dans une fête, une cérémonie ou une quelconque célébration qu'à coup sûr les organisateurs ou les maîtres de maison iraient se vanter partout de sa visite.

Encore gamin, j'accompagnais mon père presque tous les après-midis au bar *La Estrella*, où les hommes se réunissaient et jouaient à ces jeux de cartes que sont le *truco* ou le *tute* ; on y entendait tout le temps des tangos et des concerts dans l'énorme radio que les Japonais posaient sur le zinc. Là, digne et serein, écoutant attentivement tout en mangeant des cacahouètes sous une table, ou allongé dans les larges allées de la salle, on pouvait voir le petit chien dont tout le monde disait qu'il aurait mérité, plus que tout autre, d'être l'icône de la RCA Victor.

Quand l'été arrivait, c'était à ces tables délicieusement organisées que l'on préparait Noël : ici, c'était les péronistes avec le leader politique Don Chacho Bittel accompagné de ses éternels ministres, dont quelques-uns devinrent des champions de *tute cabrero* et d'autres qui le furent dans l'art de devenir riches aux dépens des autres. Un peu plus loin, on avait les radicaux du *Bicho León*, regardant le pouvoir comme un objectif toujours lointain. Et là, tout près de cette fenêtre, les socialistes, avec à leur tête l'homme illustre du Chaco, l'historien et journaliste, Guido Miranda.

Venaient aussi s'asseoir à d'autres tables, des hommes d'affaires, des contrebandiers, des médecins distingués, des avocats véreux et autres profiteurs de tout poil. Le bar *La Estrella* était comme un marché persan et Fernando, le toutou mélomane, y recevait de bonnes rations de nourriture qu'il complétait au cours de ses divagations quotidiennes dans d'autres bars comme le *Sorocabana*, en face de la place, le plus magnifique de tous, un bâtiment qui se trouve, hélas, aujourd'hui dans un état pathétique et qui risque à tout moment d'être livré aux démolisseurs.

Je crois que c'est en 1957 ou en 1958, pour la Noël, qu'un certain Paderewski, très célèbre pianiste polonais était venu en tournée à Resistencia. Il donna un seul concert au *Cine Teatro Sep*, la plus importante salle de spectacles de la ville. Mes parents m'y avaient bien sûr amené. La salle était comble et Fernando s'était installé sous le piano à queue (les organisateurs expliquaient toujours aux musiciens visiteurs que la présence du toutou était inévitable) et on pourrait dire que c'est devant plus d'un millier de personnes que Paderewski et lui avaient commencé le concert.

Je n'oublierai jamais l'impression de ce public, lorsqu'au milieu d'une sonate de Beethoven, Fernando se leva soudain, les oreilles dressées et lança un grognement. On aurait cru que le monde s'était arrêté, mais Paderewski, en grand professionnel qu'il était, avait continué comme s'il ne s'était rien passé. Vers la fin du concert, le petit chien remua encore ses oreilles et regarda fixement le pianiste comme pour lui dire, « écoutez, vous jouez faux ». Alors Paderewski, avec une élégance tout européenne, retira ses mains du clavier, regarda le petit chien et lui dit dans un castillan rocailleux : « Vous avez raison, je me suis trompé à deux reprises. » Il fit alors un *dacapo* et rejoua la sonate qu'il interpréta cette fois à la perfection. Le concert se termina dans une ovation, deux ou trois bis et avec la discrète sortie de scène de Fernando, qui, on le sut plus tard, avait ce soir-là deux mariages et l'anniversaire d'une jeune fille de quinze ans ; un évènement primordial dans nos pays latino-américains.

Quand Fernando est mort, toute la ville l'a pleuré comme un déchirement. Je crois que c'était en 1959, au tout début du gouvernement du président Frondizi. Ce dont je me souviens parfaitement c'est de l'enterrement solennel du petit animal au 350 de la rue Brown, à l'entrée de ce qui était alors le tout récent immeuble d'un centre culturel qui s'appelait *El Fogón de los Arrieros*. Des milliers de personnes avaient rempli la salle, les trottoirs et les balcons,

allant bien au-delà des deux angles de rue. Toute la ville était là pour dire un dernier adieu à son petit chien.

Et puis comme toujours, la vie a repris, mais cette année-là, le jour de Noël n'a plus été le même ; à l'heure des tangos, le petit chien de la ville n'était plus là pour donner son approbation sur ce qu'on jouait et dansait. Ce fut pour moi, le premier Noël où il manquait quelqu'un que j'aimais.

Aujourd'hui, à Resistencia, trois sculptures évoquent le souvenir de Fernando. Il y a celle qui est supposée être la tombe officielle, toujours à la rue Brown. Une autre paraît cachée sous un manteau de flamboyants de l'avenue Avalos, près du Club nautique. La troisième, la plus grande, mais aussi la plus prétentieuse qu'ont inaugurée, je crois, les *milicos* pendant la dictature, se trouve à l'un des angles de la *Casa de Gobierno* et face à la Grande Place. De façon assez curieuse – c'est ainsi qu'agit l'humour involontaire –, Fernando a sa queue relevée et pointée vers les fenêtres de l'organisme officiel.

Je m'aperçois seulement maintenant que plus de quarante ans ont passé et que ce texte me paraît triste. Ce doit être à cause de la Noël qui me remplit toujours de nostalgie.